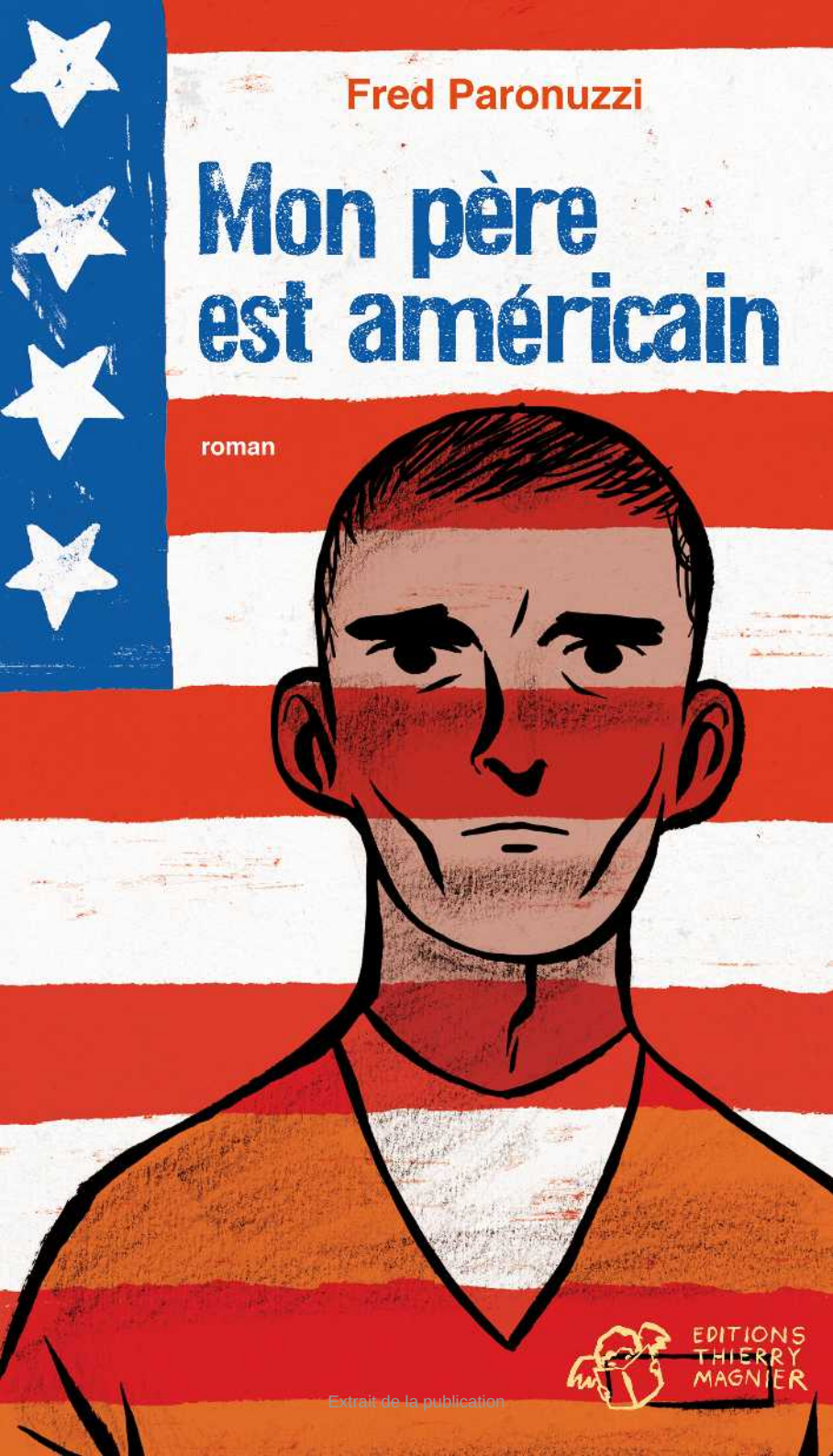

Extrait de la publication

mon père est américain

Fred Paronuzzi

Roman

Illustration de couverture
de Alfred

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Fruit d'un amour de passage, Léo ne sait rien ou presque de son père. Tout au plus un prénom et qu'il est américain. Claire, sa mère, ne lui a jamais avoué qu'elle entretient en secret des liens réguliers avec lui. Difficile de dire à son fils que son père est en prison. Mais Léo découvre la vérité. Commence alors une correspondance entre Léo et Ben, une rencontre épistolaire pleine de pudeur et de franchise.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

Extrait de la publication

mon père
est américain

À Victor, William, Marion,
aux milliers d'autres…
À Francis et à Claire.

La peine de mort est le signe spécial
et éternel de la barbarie.
Victor Hugo

1

Avant le père

Extrait de la publication

La petite chambre baigne dans une semi-pénombre. Les rideaux, opaques, sont tirés devant la fenêtre. Des mégots s'amoncellent en pagaille dans un cendrier en bakélite, posé à même le sol. La moquette a brûlé en plusieurs points. Ils forment un arc de cercle presque parfait autour du lit.

Jusqu'à hier, Léo n'aurait jamais fumé chez sa mère. Jusqu'à hier, on aurait dit de lui qu'il était un ado sans problème.

Sans problème particulier.

À présent, le monde entier – ce en quoi il a pu croire, un jour – s'est disloqué, croule sous des tonnes de décombres. Il se sent perdu, étranger à lui-même, ne reconnaît rien. Plus de repère. Juste cette affreuse certitude d'avoir été trahi.

C'est pourquoi, aussi longtemps que sa mère s'entêtera dans son silence et ses mensonges, il est bien décidé à lui « pourrir la vie ».

Tout autant, estime-t-il, qu'elle lui pourrit la sienne.

Le portable clignote d'une couleur vive, il vibre, puis remue insensiblement, semblable à un gros insecte.

Extrait de la publication

Léo est entortillé dans les draps, le visage enseveli sous l'oreiller. Il lui a fallu des heures, cette nuit, pour sombrer à bout de forces dans un sommeil lourd, sans rêve.

Sa salive fait une auréole sur la housse de l'oreiller. Les gros chiffres rouges du radio-réveil marquent 09:41. Léo s'étire enfin. Il coule ses doigts écartés en éventail dans la jungle de ses cheveux. Sa gorge le brûle. Trop de tabac. Et la nausée qui va avec.

Jusqu'au petit matin, il s'est goinfré de musique, le volume au maximum, ce qu'il a trouvé de plus enragé dans les mille cinq cents morceaux stockés sur son MP3. Du rap au métal, des riffs de guitare aux boucles électro, sans souci de cohérence, comme un écho à la confusion qui régnait à l'intérieur de son crâne.

Du bruit et de la fureur.

Son bras droit cherche le téléphone, à tâtons, le trouve au pied du chevet. C'est un message de Yannis. Il dit : *On peut savoir ce que tu fais ? Je ne sais pas si tu es au courant, mais on a un DS de maths, ce matin…* Léo se demande comme chaque fois par quel foutu snobisme son meilleur ami refuse d'écrire en abrégé. Mieux encore, il prend un soin maniaque à choisir ses mots, à respecter les règles grammaticales et la ponctuation dans des phrases longues de deux kilomètres.

Lui, Léo, c'est tout juste si ses dissertations ne sont pas rédigées en phonétique.

Extrait de la publication

Il soupire.

« Ça me soûle », putain, dit-il à mi-voix, pour lui-même, sans trop savoir à quoi renvoie ce *ça*.

Sa main attrape le paquet froissé dont il extrait le briquet, puis une cigarette un peu aplatie au niveau du filtre. « Soigner le mal par le mal », murmure-t-il.

Il se lève, grimace, courbatu sans raison, écarte les rideaux, cligne des yeux dans la lumière du jour.

Il fume, le front contre la fraîcheur de la vitre, observant le spectacle banal de la rue qu'il n'a pas l'habitude de voir, à cette heure-ci, ce jour-là.

En bas, un homme dont le visage lui est vaguement familier promène au bout d'une longue laisse extensible un chien noir, ébouriffé, qui frétille et lève la patte pour pisser tous les deux mètres. Devant la poubelle de l'abribus, le clébard se voûte puis expulse un chapelet de crottes mollassonnes.

Léo laisse retomber le tissu épais.

Kira, le chat de la maison, l'a entendu. Il gratte furieusement à la porte en miaulant. Léo lui ouvre et aussitôt, le matou tigré et grassouillet se frotte à ses jambes. « T'as la forme, Trouduc ? » Kira répond par un « miaou » impérieux, indifférent à la flopée de surnoms dont Léo l'affuble, selon son humeur. Machin, Gros

Extrait de la publication

Lard, Brosse à chiottes. Le garçon se penche, gratte le dessus de la tête tendue vers lui. Le félin ferme ses yeux verts, en extase, ronronne de plus belle. « Brave couillon, va… »

Léo se redresse, s'avachit dans son fauteuil en similicuir, allume l'ordinateur dans ce réflexe qui a le don d'exaspérer sa mère. « Prends donc un bouquin, dit-elle, ou prends l'air, je sais pas, moi… »

Le chat bondit sur ses genoux. Léo le caresse d'une main.

Pas âme qui vive sur Facebook. Juste les *no-life* habituels. Acceptés un jour comme « amis » pour gonfler le nombre. Les autres sont au lycée, évidemment. Occupés. Dans la vraie vie.

Il poursuit par un tour sur YouTube. Des milliards de trucs à voir et cependant, c'est le désert. Il ne sait pas quoi regarder.

Vidéos visionnées en ce moment.

Par d'autres, donc. Des buts de football, un clip de Linkin' Park et ce machin-là, *Workout for Beginners.*

C'est engageant. La vignette montre une jolie blonde en sueur.

Il clique.

Zuzanna, c'est son nom, est sculpturale. Son anglais charmant. Elle roule un peu les r, explique comment s'y prendre pour obtenir un corps d'athlète, semblable au sien.

Au travers des volutes de fumée, Léo suit le mouvement des fesses rondes et fermes, de la poitrine généreuse que peine à dissimuler le haut d'un bikini.

Il se demande combien ils sont, en ce moment, des gras du bide, des obsédés sexuels ou des ramollis dans son genre, à baver devant la bimbo.

À baver ou autre chose…

Un commentaire vient d'apparaître.

Psychopathe69 a écrit : *L di koi la meuf? jariv tro pa a me concentré sur c parol… putin! comen q'L è tro bone!*

La remarque amuse Léo. Apparemment, ils sont un bon paquet de bons à rien avec du temps à tuer. Mais aujourd'hui, même les courbes d'une Zuzanna le laissent de marbre.

Il met le PC en veille prolongée, traîne des pieds jusqu'à la cuisine où il remplit la soucoupe du chat de croquettes multicolores, verse un sachet de café instantané puis de l'eau dans un bol. Deux minutes à s'abrutir un peu plus devant le four à micro-ondes.

« Cling », c'est prêt.

La petite cuillère touille en frottant sur le grès. Il boit son café avec cinq sucres, pose le bol sur la table basse en verre dépoli. Il n'a pas faim.

Il n'a envie de rien en particulier, mais encore moins de rester enfermé là, à ruminer.

Dehors, un vent léger fait frémir les feuilles des platanes.

Le garçon longe l'avenue jusqu'au panneau stop où, ses feux de détresse allumés, une voiture est rangée à moitié sur le trottoir. Un type est plongé dans le moteur jusqu'à la taille. À côté du capot, un maigrichon torse nu trépigne. Il a des tatouages dessinés à la va-vite sur le corps, semblables à des gribouillages d'enfants, naïfs, malhabiles. À certains endroits, l'encre a bavé en de grosses taches bleues, informes. Il ne tient pas en place, interroge sans cesse : « Alors ? Alors ? Alors ? »

On le croirait dans une de ces séries TV à la con, dont l'action se passe dans les hôpitaux. Au chevet d'un grand malade, dans l'attente du pronostic vital.

Léo pousse à fond le son du MP3. D'habitude, il adore le décalage entre le rythme de la musique et le rythme de la ville. Il aime cette sensation de flotter. D'entre-deux.

Là, c'est juste pour se couper des autres. Dans ses oreilles, résonnent les accords implacables de *Seven Nation Army*.

Au Jardin du Verney, il s'assoit sur un banc, face à la piste cyclable qui serpente en bordure du parc, puis va se perdre vers les quais. Gravées dans le dossier en bois, les injures chevauchent des cœurs. Il ouvre une canette de Coca. Un peu de mousse marronnasse en jaillit, goutte sur la peinture écaillée.

Dans l'allée, des petits vieux à casquettes jouent à la pétanque. Les graviers blancs s'accrochent à leurs semelles de crêpe, leurs jambes grêles flottent dans des pantalons soigneusement repassés. Ils semblent se chamailler, sans doute pour des questions de millimètres.

Plus loin, après la fontaine, trois ados habillés pareil enchaînent en skate des figures acrobatiques entre les plots du parking et une rampe en béton.

Un bus de la STAC descend l'avenue. Léo regarde si ce n'est pas Fred, au volant. Mais non, c'est un moustachu bedonnant. Dommage. Ça le fait toujours sourire d'apercevoir son ex-punk de beau-père cravaté et engoncé dans sa chemise bleu ciel.

Même si Léo, aujourd'hui, est à mille lieues d'avoir le cœur à la rigolade.

Il extrait une photo de la poche de son jean. Il la connaît sur le bout des doigts mais l'examine sans lassitude, comme s'il était encore possible d'y déceler une faille, un détail qui lui aurait échappé.

D'après ce qu'il sait, il n'existe pas d'autre image du séjour de sa mère en Amérique, de ces deux mois d'été passés à travailler dans un parc d'attractions. Un boulot payé une misère, des horaires de fou… mais un peu du rêve américain.

Les huit personnes, sur le cliché, viennent de faire connaissance. C'est leur premier jour de travail. Une seule est née aux États-Unis, les autres débarquent de France – à part Hena, qui est slovaque. Leurs vêtements et leurs coupes de cheveux sont passés de mode. Les couleurs ont pâli avec le temps, jusqu'à devenir pastel. Du coup, les silhouettes prennent un contour fantomatique, irréel.

Le père de Léo est l'avant-dernier sur la droite. Il est de haute taille, beau garçon.

Plutôt sûr de lui, même un brin m'as-tu-vu.

Plus jeune, Léo perdait beaucoup de son temps à le chercher, ce père, dans les traits de son propre visage. Il prenait la pose face au miroir mural de la salle de bains, un œil rivé à la photographie. Il reproduisait à l'identique le sourire, l'inclinaison de la tête, l'angle formé par les épaules et le cou.

Il se persuadait, alors, qu'il existait une ressemblance évidente entre cet étranger et lui.

Indéniablement, oui. De plus en plus. Dans les fossettes qui se creusent aux joues, dans l'arrondi des pommettes, la forme en amande

des yeux, dans les cheveux noirs et épais, le teint mat.

Sa mère le surprenait parfois durant ses contemplations. Elle ne commentait pas, se bornait à hausser les épaules. Sans doute pensait-elle que ces lubies lui passeraient avec l'âge.

Sa mère, justement, première sur la gauche. On la reconnaît sans difficulté, malgré les années. Elle est un peu intimidée, adresse à l'appareil un salut maladroit de la main. Elle feint l'insouciance, la décontraction, bravement. Elle a vingt ans. Elle est belle.

Dans un joyeux désordre, cinq personnes se pressent entre elle et le père de Léo. Il n'est pas possible de deviner que ces deux-là vont se plaire.

Assez pour coucher ensemble.

Léo retourne la photo au dos de laquelle sont notés les prénoms. L'encre s'efface peu à peu.

Claire, Sandrine, Bruno, Hena, Michèle, Didier, Benjamin, Delphine.

Il les connaît presque tous.

Michèle a plaqué son travail à la banque pour élever des brebis dans un hameau de montagne, où vivent aussi Didier et Delphine – les DD. Léo y a passé des soirées mémorables. Sandrine a trouvé l'amour au Portugal, près de la mer. Chaque année, il est question de lui rendre visite. Bruno enseigne le français en

Extrait de la publication

Hongrie. Il est barbu, à présent, nounours adorable dont le rire virevolte dans les aigus. Il fait une pause à l'appart, un week-end par an, en route vers sa Drôme natale, apporte du vin et du paprika, chante Bob Dylan à tue-tête sous la douche. Le soir, Léo et lui s'affrontent au carrom, le billard indien. Bruno descend des bières, le taquine, mais le laisse gagner une partie sur trois. Hena, il ne l'a jamais vue. Au téléphone sa voix est douce, presque sans accent.

Puis il y a :

« Claire et Benjamin. »

Les noms se sont échappés de ses lèvres, malgré lui. La musique l'empêche d'entendre le son de sa voix. Son cœur bat un peu trop vite, il mordille l'intérieur de ses joues. Il lève les yeux sans voir la plaque rectangulaire clouée au tronc de l'arbre, portant son nom latin suivi du nom d'usage : *Castanea/Marronnier.*

Un scooter emprunte la piste cyclable, au ralenti, le conducteur porte son casque sur le front. Il tourne la tête, dit quelque chose à la fille assise derrière lui. Elle sourit, se penche, agrippe un peu plus fort le garçon.

Léo n'y prête pas attention. Tout là-haut, des morceaux de ciel apparaissent entre les plus grosses branches.

C'est l'été indien, il a bientôt seize ans – et il se sent perdu.

Extrait de la publication

Léo attend Yannis. La sonnerie retentit d'un bout à l'autre du lycée. Peu après, un flot d'élèves s'écoule vers la sortie. Par vagues. Aussitôt les grilles franchies, les cigarettes passent de main en main. Des grappes de garçons et de filles se font et se défont. Les crachats pleuvent sur le bitume. On rit, on s'invective. Les mots, souvent, sont crus.

« Il abuse, le prof d'anglais, sérieux, il me casse trop les couilles ! » « Je me suis vautré comme une merde en histoire. » « Eh enculé, tu me dois deux euros ! »

Certains ne s'attardent pas. Ils s'éloignent au petit trot vers un bus ou un train.

Yannis sort parmi les derniers. Avec cette décontraction à lui, unique, cette façon de ne pas être totalement présent au monde. Il porte son casque sur les oreilles, des Converse rouge et noir aux pieds.

Quelques filles le regardent venir. S'agitent. Commentent. Léo est trop loin pour saisir ne serait-ce que des bribes de phrases.

Il s'approche. Léo sourit. Enfin. Yannis est

Extrait de la publication

la seule personne au monde à pouvoir lui soutirer un sourire en toute circonstance.

– C'est nouveau, ça, de ne pas donner signe de vie ? demande Yannis. J'étais pas tranquille, moi.

– Le lycée a prévenu ma mère et elle n'arrêtait pas d'appeler. J'ai fini par répondre, histoire qu'elle ne rameute pas le Samu. Je lui ai dit que je rentrerais quand j'en aurais envie. Après, j'ai éteint mon portable.

Son ami émet un sifflement. Mi-sérieux mi-moqueur.

– Ouh, le rebelle ! Tu fais ta crise, c'est ça ? Excuse-moi, mais ce n'est pas trop sympa pour ta mère. Et puis ça ne te ressemble pas vraiment. Il t'arrive quoi, là ? Allez, raconte un peu.

– Raconter… ouais, je veux bien mais ailleurs, hein, parce que…

Léo sent les larmes lui brûler les yeux. C'est soudain. Imprévisible. Son menton tremble. Malgré lui, une larme dévale sa joue. Il est pris de court, se sent bête. « À manger du foin », ajouterait son grand-père, jamais en reste d'une image campagnarde.

Léo fait un énorme effort sur lui-même pour ne pas se mettre à sangloter, là, devant son ami et la moitié du bahut.

– Oh putain, fait Yannis. Il lui serre l'avant-bras. Respire, ne dis plus rien et amène-toi. Je t'offre un verre à la Place, on y sera tranquilles.

Ils pressent le pas, s'éloignent, longent le faubourg Montmélian. Enfilade de kebabs, boucheries halal, boutiques de bijoux au poids et de tatoueurs.

On les reconnaît, on les salue de loin. Yannis répond d'un signe de la main, Léo d'un hochement de tête. Ils ne parlent pas. Après l'avenue d'Italie, ce sont les rues piétonnes. Des jeunes avec des chiens font la manche. L'un d'eux jongle avec des quilles. Les passants l'ignorent.

Une fois assis, les langues se délient à nouveau. Les deux garçons aiment l'ambiance du café de la Place. Ce n'est pas un bar de lycéens, avec ses baby-foot, ses télés, sa musique formatée. L'endroit est un cocon, propice aux confidences.

C'est d'ailleurs à cette même table qu'ils se sont raconté les coins d'ombre de leurs vies, qu'ils ont forgé une amitié dans un métal, espèrent-ils, capable de résister au temps.

Le comptoir en étain, les poutres apparentes, la grande ardoise sur le mur du fond, avec son menu. Et toujours quelque personnage tendre et touchant, droit sorti d'une BD de Larcenet. Comme cet homme, hilare devant son journal. Yannis reconnaît l'hebdomadaire, son père l'achète chaque mercredi : *Le Canard enchaîné*.

Les cheveux presque crépus du lecteur lui font une couronne noire et argent autour de la tête. Avec son bouc, il ressemble à Georges Perec,

l'écrivain dont une photo illustre la couverture de leur livre de français. Une dent absente troue d'une touche noire l'ivoire de ses dents. Il agite la tête, incrédule. « Ah bordel, les cons ! » s'exclame-t-il.

– Esther m'a intercepté à la cantine pour avoir des nouvelles, commence Yannis. Tu lui plais, ce serait bien que tu t'en rendes compte.

– Arrête.

– T'es un sex-symbol, faut assumer.

– Tu serais bien gentil de ne pas te foutre de ma gueule… c'est pas trop le moment, tu vois.

Trop d'agacement, dans sa voix. Il n'aime pas ça. Yannis ne semble pas le remarquer – ou s'en offusquer.

Il soupire.

– Ah, si tu savais. Bon allez, raconte maintenant, sans jouer à la Dame aux camélias. Je te préviens : si tu t'évanouis, je serai obligé de te faire du bouche-à-bouche. Alors : c'est grave à ce point-là ?

– C'est mon père, dit Léo, la voix chevrotante.

Il a les yeux baissés sur sa tasse. De la pulpe de son index, il collecte les grains de sucre tombés dans la soucoupe. Puis il porte le doigt à ses lèvres.

– L'Américain ?

– Oui. Benjamin.

– Mais… je croyais qu'il avait disparu après avoir mis ta mère en cloque ? Yannis fait un

geste de la main : Pfuit, plus de nouvelles du cow-boy.

– Disparu sans même savoir qu'il avait mis ma mère en cloque, rectifie Léo. Ça, c'est la version officielle, celle que tu connais.

– Et l'autre, de version ?

Léo avale sa salive. Il rougit. C'est si brusque, encore une fois, si inattendu. Il sent la chaleur courir sur la peau de son cou, remonter vers ses joues, ramper jusqu'à son front.

À nouveau, la violence avec laquelle son corps réagit le surprend.

– Ma mère est toujours en contact avec mon père, depuis des années, peut-être même depuis toujours – et elle me l'a caché.

– Merde.

– Comme tu dis.

– Et tu l'as appris comment ?

– Par un hasard tout con. J'ai un peu forcé sur le portable, le mois dernier – et même carrément. Alors j'ai intercepté son dernier relevé bancaire, histoire de vérifier que j'avais pas trop explosé mon forfait et son compte, préparer le terrain, tu vois, prévenir le pétage de plomb.

– Je connais, intervient Yannis, j'ai fini par opter pour un forfait bloqué, ça évite les mélodrames.

– Et là, je tombe sur un truc bizarre, un virement vers une banque américaine, un nom du genre *US Bankcorp*, avec une somme en euros

Extrait de la publication

et sa conversion en dollars, au nom de B. L. Carr. Ça a fait tilt. Enfin, après un moment. Au début, mon cerveau a buggé, tu vois, le flou artistique. Je coinçais sur Carr. Ma mère n'a jamais voulu me lâcher le nom de famille de Benjamin. Le prénom, déjà, il a fallu des mois pour lui arracher, la photo et l'histoire de leur amourette, un bras de fer pas possible et des engueulades à répétition… et puis basta. Après, une vraie tombe. Alors Carr, tu vois, ça n'évoquait rien. Et puis c'est venu. D'abord la question : si c'était lui ? Et la certitude : mais qui d'autre, bordel ? Qui d'autre aux États-Unis ? J'avais le cœur comme après un cent mètres. Je ne pouvais plus respirer. Et quand ça s'est débloqué, je me suis mis à gueuler tout seul. Un vrai malade. J'ai mis la panique dans les archives de ma mère, les intercalaires volaient de partout. Sur chaque relevé de ces dernières années, c'était là, le 15 du mois, une somme qui augmentait petit à petit mais toujours le même nom, toujours le B pour Benjamin… un vrai cauchemar… un raz-de-marée dans ma tête.

Yannis fixe son ami. On dirait que Léo essaie de lire l'avenir dans sa tasse vide. La crème du café a séché. Yannis aimerait posséder la formule magique mais les mots lui font défaut, pour une fois. Il ne sait pas quoi faire avec la douleur de Léo. Immense.

– Tu en as parlé à ta mère ?

Extrait de la publication

– Bien sûr. C'est pas la première fois qu'on s'envoie des horreurs, mais là, tout l'immeuble en a profité. Elle a dit que je n'avais pas à fouiller dans ses affaires, elle a parlé de confiance… de confiance, tu te rends compte ? J'étais dingue. J'ai balancé des atrocités, des trucs dégueulasses. Je me contrôlais plus. Elle a dit que je n'étais pas en état d'entendre quoi que ce soit et j'ai fini dans ma chambre, avec mes clopes et de la musique à me liquéfier le cerveau, presque mûr pour la camisole.

Yannis pince les lèvres. C'est du sérieux.

– Et t'as une idée pourquoi ta mère vire de l'argent à ton père ? Il est pauvre ? Enfin, dans le besoin ?

– Je n'en sais rien, aucune idée.

Le type, au comptoir, se bidonne toujours devant les saillies de son journal. Un jeune gars en bleu de travail pousse la porte. Une petite fille enserre son cou, ses cheveux nattés en de fines cordelettes.

Yannis pose la main sur le poignet de son ami. Il n'a pas envie que Léo souffre. Il voudrait lui offrir un peu d'oxygène, un peu de répit. Le silence entre eux semble durer des heures.

– T'as fait quoi aujourd'hui, du coup ?

– Pas grand-chose. J'ai traîné. À midi, j'ai acheté un sandwich vers Curial, il était dégueu et j'avais pas faim, je l'ai balancé aux canards.

– C'est moche de te venger sur ces pauvres bêtes.

Léo sourit. C'est gagné. Un petit peu gagné. C'est déjà ça.

– Après mon troisième tour de ville, j'ai fait les librairies. J'aime bien. Ça a un côté rassurant, les livres en attente de lecteurs. J'ai repéré un pavé sur les années punk, avec des super photos. Ça ferait un chouette cadeau pour l'anniversaire de Fred, dans trois semaines.

– Là, tu me rassures un peu… et la suite du programme, c'est quoi ?

– Va bien falloir que je rentre, à un moment ou à un autre.

Yannis approuve de la tête.

– Le plus tôt serait le mieux, je crois… J'ai le portable d'Esther, ce serait sympa aussi que tu l'appelles.

Claire, la mère de Léo, a les yeux cernés, le nez rougi, une mine de papier mâché.

Et un mouchoir à la main, en boule, froissé, dont elle tamponne ses narines.

C'est à cause de lui. Il le sait. Il imagine sans problème la journée affreuse qu'elle a dû passer, l'assistante dentaire, devant les mâchoires béantes des clients, à aspirer les salives, préparer les amalgames, imprimer les devis. « Bonjour. » « Au revoir. » Sourire de rigueur et inquiétude au ventre. Il l'imagine s'éclipser quelques secondes pour téléphoner discrètement, se heurter à la froideur d'une messagerie. Il se sent un peu coupable. Sa rancœur en prend un coup. Sa colère retombe. Le malaise domine.

Claire et Fred sont assis dans le salon. La télé est allumée, sans le son. Une émission à la con, des célébrités que personne ne connaît. Dans la jungle, une ferme, ou sur une île. Peu importe l'endroit. Une masse de bêtises.

Claire a ses jambes ramenées sous elle. D'une main, Fred lui caresse la nuque. Ils sont mignons, ces deux-là, à se papouiller à la moindre occasion.

Ils prennent un verre de vin, rouge. Avec des machins salés dans une coupelle, à grignoter. En fumant des beedies, ces mini-cigarettes indiennes rapportées cet été des puces de Saint-Ouen.

– T'as une sale tête, fait Leo.

– Tu n'as pas vu la tienne, un vrai zombie.

Les vannes, ce ping-pong gentiment moqueur, entre eux, c'est une vieille habitude. Et c'est plutôt rassurant comme entrée en matière.

– Salut Fred.

– Salut mon gars.

Son beau-père vide son verre ballon d'un trait. Il se lève. Ses paumes claquent sur ses cuisses. Sa guitare est debout près du canapé, dans un étui couvert d'autocollants. L'un d'eux encourage à manger du reblochon fermier. Un autre parle de rejoindre la fédération anarchiste.

– Je vous laisse, dit-il, à l'intention de Léo. On répète avec le groupe, ce soir. Ça fait un bail. Alors… voilà quoi… bonne soirée.

La scène manque de naturel. Fred dépose un baiser sonore sur les lèvres de Claire, puis disparaît.

Léo ne sait pas très bien où se poser. Son corps l'encombre. Décidément, ils ne sont pas très doués pour la comédie, dans la famille.

– Ne reste pas planté là, voyons, assieds-toi. Tu as mangé ? demande Claire.

– Oui, on a partagé un croque-monsieur, avec Yannis, et un paquet de chips au wasabi.

Elle ne fait aucune remarque sur la valeur nutritionnelle du dîner. Pas cette fois-ci. Ce n'est pas le propos.

– J'ai cru devenir folle, dit-elle, d'une voix plus fragile qu'elle ne le voudrait. Tu ne répondais pas au téléphone et j'ai eu peur que tu aies fait une bêtise.

– J'ai hésité à me balancer dans l'Albanne, mais elle est quasiment à sec. J'aurais eu l'air con planté dans la boue.

Elle esquisse un sourire. Elle tient son verre entre ses paumes, comme pour se réchauffer.

– Je suis désolé pour hi…

Ils ont prononcé ces mots et ont interrompu leur phrase ensemble. Ils éclatent de rire, à l'unisson.

Il y a, dans les yeux gris-vert de sa mère, une infinie tendresse qui serre le cœur de Léo. Il ne lui en veut plus. Plus autant. Il est prêt à pardonner. Mais pour cela il a besoin de savoir. C'est vital.

– J'ai dit des trucs, je n'aurais pas dû, commence-t-il, mais faut comprendre…

Elle l'interrompt. Elle aussi a ressassé. Mis de l'ordre dans ses idées. Mûri ses phrases. Fait le ménage dans le fourbi de son cerveau.

Alors elle parle. Vite. Elle a besoin de parler.

– Je sais, Léo. J'ai mes torts. Ça fait des années que je me torture avec cette histoire, sept ans, pour être précise, depuis que j'ai repris

Extrait de la publication

contact avec lui… avec ton père. Avant, c'était simple : il n'existait plus. Et il était hors de question qu'il prenne une trop grande place dans nos vies. Elle hésite : Bien sûr, tu… Maintenant que tu connais son nom, tu n'as pas eu la curiosité de le taper sur Internet ?

Il hausse les épaules.

– Ben non. Pourquoi ?

Elle mord ses lèvres. Le verre tangue. Une vague carmin vient lécher le rebord, il s'en faut d'un rien que le vin ne déborde.

– En fait, j'aimerais bien que tu le fasses, tout de suite. Ce serait plus simple pour… commencer à t'expliquer. Je n'ai simplement pas le courage, Léo, je crois même que je serais incapable de trouver les mots.

Le ton monte d'un cran, malgré lui.

– Mais quoi ? C'est qui mon père, à la fin ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il est pédophile ? Acteur porno ? Il a changé de sexe et il expose le nouveau sur son blog ?

En d'autres circonstances, elle trouverait peut-être cette dernière remarque amusante.

Mais là, elle ne répond rien.

Extrait de la publication

C'est ridicule, se dit-il. Un tel mystère. Comme s'il s'apprêtait à ouvrir la boîte de Pandore. Pas moins. Ça fait flipper. Putain, qu'est-ce qui l'attend ? Et sa mère, debout derrière lui. Elle passe d'un pied à l'autre, se ronge les ongles, soupire.

On croirait…

Il ne sait même plus quoi penser. C'est juste dingue.

Google : *Beenja*… Merde ! Il a doublé le e. Ses doigts ont la tremblote et patinent sur le clavier. Il en fait pourtant chaque jour, des recherches sur le Net.

Benjamin L. Carr. Il prend conscience de ce L pour la première fois. L pour quoi ? Lionel ? Lincoln ? Lewis ?

Son doigt hésite soudain à cliquer. L'énormité de son geste le rattrape peu à peu. Son père est là, quelque part dans le monde virtuel, c'est certain. La peau de son index est plus blanche à l'articulation. Il ne faut pas réfléchir, surtout pas. Les battements de son cœur couvrent presque le « clic ».

La page disparaît, pour ressurgir aussitôt.

Extrait de la publication

Le moteur de recherche indique, en haut à droite, qu'en 0,21 seconde il l'a déniché. Des millions de résultats avec une partie du nom – dont un Benjamin Carr informaticien et deux autres musiciens –, un lien unique avec le patronyme complet.

Benjamin L. Carr.

Après presque seize ans : 0,21 seconde pour retrouver sa trace.

« Clic ».

Le nom de Benjamin en tête de page, *Death Row*, *USA* entre deux photos de son père, plus vieux, marqué, amaigri, dans une moche chemise orange.

Mais souriant.

Row, ça ne dit pas grand-chose à Léo. Un rang ? Une rangée ? Malgré ses dix-huit et quelques de moyenne en anglais, il n'est pas sûr. *Death*, en revanche, il connaît.

Alors, aussitôt, surgit une pensée. Il arrive trop tard : son père est mort. Puis il se traite intérieurement d'abruti. Sa mère vire chaque mois de l'argent à un fantôme, dans l'au-delà. Les petits anges, au Ciel, ont besoin d'euros convertis en dollars, comme tout le monde. T'es vraiment con, mon pauvre.

Claire pose ses deux mains sur les épaules de son fils. Léo frissonne. Concentré. Ses nerfs tendus à se rompre.

Il s'efforce de donner un sens à ce qu'il voit.

Il y a ces deux bouts de fils barbelés, pareils à un décor macabre, puis ce sigle en dessous :

CCADP Canadian Coalition Against the Death Penalty

Alors il comprend.

Son père est en prison. Il n'est pas mort, non, pas encore, mais ça ne vaut guère mieux : il attend son exécution.

Il sent la pression des doigts de Claire sur ses clavicules. Un sanglot vient mourir dans sa gorge. Son sang cogne dans ses tempes et des gouttelettes de sueur perlent à son front. Il a le cœur au bord des lèvres.

– Léo, mon grand, ça va ?

Non. Ça va pas du tout. Comment ça pourrait aller, dis ? Par quel miracle ?

Il voudrait avoir trois ou quatre ans. Il voudrait pouvoir se réfugier dans les bras de sa mère, comme avant, quand il n'avait pas de père, quand il n'y pensait même pas vraiment.

Extrait de la publication

Claire a préparé une tisane. Aux agrumes pour Léo, sa préférée. Dans un mug décoré du drapeau britannique et de la reine mère, en chapeau et tenue mauves. Elle a choisi un thé pour elle, vert et japonais. Ils sont assis l'un en face de l'autre. Un gros paquet de mouchoirs en papier « premier prix » trône sur la table basse. Les larmes se sont taries, enfin, mais les nez coulent encore un peu. Dans la tête de Léo, les questions et les images se télescopent. Le visage de son père répété au centuple, comme le personnage principal d'un jeu vidéo devenu fou.

Il prend sur lui, s'efforce d'atténuer les tremblements dans sa voix. Bien prononcer chaque mot, éviter que ça se fissure, quitte à s'exprimer comme un crétin de GPS.

– Le plus simple serait que tu me racontes tout, depuis le début, dit-il.

Claire approuve de la tête. Elle avale une gorgée. De son côté, la tension est retombée. Le plus dur est derrière elle. C'est un soulagement d'en être arrivée là. Il était devenu un peu trop lourd à porter, ce foutu secret.

Extrait de la publication